

A la recherche d'une langue internationale

C'est Rémy de Gourmont, si nos souvenirs sont exacts, qui se montrait volontiers féroce moqueur quand on voulait l'entretenir de cette langue universelle qui, cependant, avait déjà hanté Descartes. L'avis de Gourmont est aussi celui de beaucoup d'écrivains. La meilleure, la plus élégante, la plus claire des langues internationales a déjà fait ses preuves pendant des siècles, elle n'est autre que la langue française et songer à la détrôner nous irrite. Si jamais le prestige de notre langue ne suffisait plus pour l'imposer au monde moderne des esprits « secs », nous souhaiterions que l'anglais devînt l'instrument universel des relations, car la langue anglaise est, à tout prendre, par son vocabulaire, un idiome latin, simple et facile, si l'on excepté la prononciation.

A vrai dire, il ne s'agit plus d'adopter une langue à l'usage des élites et des diplomates, mais de voir comment sans de trop grands efforts, les masses pourront par delà les frontières nouer des relations commodes. On a donc été amené à chercher une langue auxiliaire, artificielle. Ainsi naquit le Volapük, de Schleyer, ainsi naquit l'Espéranto, du docteur Zamenhof. Le latin se trouvait écarté à cause des difficultés de son enseignement. L'adoption d'une langue vivante se heurte à un obstacle que l'on définira sans peine en le nommant : la jalousie des concurrents. Cette jalousie est si réelle, si ancrée que même en ce qui concerne une langue artificielle, on rencontre sur sa route, suivant l'usage, des régiments tudesques. Ces messieurs, savants à principes, mais dépourvus de logique, comme de tout sens ou souci d'harmonie, exigent qu'une langue internationale, nécessairement issue du latin pour être comprise, s'émaille, au nom de la neutralité, de force vocables allemands.

*
**

M. Léon Bérard avait bien raison lorsque, ministre, il répondait à M. Ferdinand Buisson : « Nul d'entre-nous ne peut oublier qu'à l'étranger de nombreux propagandistes de l'espéranto tendent avec persistance à utiliser celui-ci comme une arme contre la civilisation latine. »

A voir toutes les institutions qui s'occupent aujourd'hui de l'adoption et de la diffusion d'une langue universelle, on s' imagine que les philologues et les spécialistes sont fiévreusement à la poursuite de celle-ci. Sans compter que les Chambres de commerce se livrent à une propagande désordonnée, que la Société des nations elle-même se laisse entraîner à des délibérations obscures sur l'affaire, nous avons une académie qualifiée, avec son siège à Turin, et *last but not least*, une notable impartiale et forte « International Auxiliary Language

York. On peut croire qu'ils cherchent la langue future. Il serait beaucoup plus juste de dire que l'on discerne, au contraire, dans ce vaste mouvement le témoignage particulièrement intéressant d'un fait capital : la langue internationale, quelles que soient les modalités préférées des uns et des autres, existe désormais, elle est, à tel point que tout homme modestement cultivé la sait. Les auteurs de langues artificielles sont relativement nombreux. Chacun d'eux a ses préférences, ses théories, son orthographe, ses règles grammaticales, etc. Néanmoins, le fond demeure le même, et l'intelligibilité de ces langues, construites par des philologues compétents est parfaite.

Illustrons cette affirmation, en apparence téméraire, de quelques exemples !

Le président de l'Académie, le professeur G. Peano, savant universellement réputé, se sert même pour des communications scientifiques du « Latine sine flexione ». C'est lui d'ailleurs qui, le premier, a exprimé la certitude qu'à notre tour, nous désirons faire ressortir. Voici, en guise d'échantillon de cette langue sans défaut, le début d'une allocution :

Meo dominas et dominos, que omni veni hic ex multos terras, vos que es membros de quasi omne natione et loque linguas maximo diverso, meo coidealistas, democratica et pacifista ! Me saluta vos in isto congressu internationale et vol nunc demonstra ad vestro oculos et aures unitate linguale de nostro communa patria Europa, existencia de unico lingua europæo.

* *

Prenons maintenant une autre forme de langue internationale, dite « Casuëla » qui a pour caractéristique d'emprunter à la langue espagnole les quelques mots ne figurant pas dans le vocabulaire commun aux principales langues vivantes :

Mia sinjoras e sinjoros, que todos veniz aqui de multos paisos, que estoz miembros de quasi todos naciones e parlaz et mas diversos linguos, vol coidealistas, democraticos, pacifistas ! Mi salutaz voi in esto congresso internacional e mi volez ahor demonstrare al voia oculos e orgios et unita linguada de noia patria communa Europa, et existo de linguo europea unica.

Si le lecteur comprend de même ces phrases, nous y voyons, quant à nous, la preuve que l'Européen pourra évoluer dans ses formes grammaticales élémentaires, mais qu'il existe dans son essence de la façon la plus nette.

* *

L'espéranto en témoignerait également, si, par des procédés trop rigoureux, on n'en avait pas altéré la clarté et faussé le principe avec l'idée de tenir compte de la diffusion ardemment voulue d'éléments germaniques, naturellement au détriment des langues latines. Que l'on en juge par cette version en espéranto-ido :

Mea siorini e sioruli, qui omni venis ad hie ek multa londi, vi qui esas membri di preske omna europana nacioni e parolas la maxim diversa linguo, mea democrata e pacifista samideani. Me salutas vi en ca internaciona kunveno e volas nun demonstra a via okuli ed oreli la linguala uneso di nia komuna patrio Europa, la existo di una europana linguo.

Il nous semble superflu d'insister davantage sur le fait même que révèle cette comparaison : le fond d'une langue européenne existe et les modalités qui varient importent peu. Il serait d'autre part ridicule de négliger un problème aussi intéressant sous prétexte que ceux qui l'étudient ne peuvent être que des utopistes ou des fantaisistes. Mieux vaudrait aider les latinistes à combattre les arguments fallacieux avec lesquels certains germanisants et sans doute des espérantistes de bonne foi cherchent à diriger selon leur goût, si l'on ose dire, l'évolution de l'européen naissant.

Sébastien Voirol.